

*De quelque part en Afrique...*

Au-delà des frontières de l'humain il y a le désespoir,  
le sentiment qu'il n'y a rien à faire,  
qu'il est impossible de s'en sortir,  
qu'aucun homme jamais ne vous tendra la main !

Dans cette prison,  
cette même angoisse, que j'ai connue tant de fois en Europe,  
m'étreignait à nouveau.  
J'étais là, au milieu d'un enchevêtrement de bras, de corps,  
de regards qui se fixaient sur moi.  
Au cœur même de la prison,  
je descendais la ruelle qui menait à la dernière cour.  
Là étaient entassés plus d'un millier de prisonniers,  
alors qu'il n'y avait de la place que pour cinq cents.  
Parmi eux, une centaine m'attendaient pour la prière,  
avec le pasteur protestant et une trentaine de musulmans.

C'est alors que la panique s'empara de moi,  
que mes yeux se remplirent de larmes,  
qu'une sueur froide se colla à mes vêtements...  
Je ne pouvais plus avancer...  
Ces hommes emprisonnés, entassés les uns sur les autres,  
m'entraînaient aux limites du soutenable.  
En hâte, je dus me retrancher à l'infirmerie,  
comme une bête blessée.

Après un moment,  
je redescendis vers la cour  
pour la prière du matin,  
celle que les prisonniers m'avaient demandé de présider,

celle que désormais je ne pourrai plus faire sans penser à eux,  
sans penser à ces millions d'hommes qui, de par le monde,  
sont ainsi enfouis et retranchés des humains.

Ce fut, en les regardant, en les écoutant, en m'unissant à eux,  
que me vint à l'esprit l'image de ce vieillard de la parabole  
qui attendait son fils.

Ces prisonniers aussi attendaient...

Tous les prisonniers de par le monde attendent...

Ils attendent le lever du jour,  
ils attendent que le soir tombe,  
ils attendent une visite,  
ils attendent la portion de mil.

Le père, lui, attendait son fils.

Il était, lui aussi, prisonnier de sa peine,  
il était prisonnier de l'attente du retour de l'enfant prodigue.  
C'est cela que mon cœur disait à ces hommes  
qui, au coin de la cour, attendaient le pardon,  
le pardon des hommes et la tendresse infinie de Dieu.

Quand la prière fut achevée,  
d'autres descendent de leur bat-flanc,  
ils s'approchaient, suppliaient,  
réclamaient argent, chemises, caleçons, pyjamas...  
Les demandes jaillissaient de partout,  
terribles non pas par la force des voix de ces hommes  
minés par la maladie, la faim et la peur,  
mais terribles à cause de leur humilité même.  
Puis ce fut le pèlerinage  
à travers l'infirmerie de la prison : vingt lits, trente lits.  
Entre chacun d'eux, un, deux hommes étendus à terre,

serrés les uns contre les autres...  
Quel soin, quel miracle d'amour auraient su les guérir ?  
Pourtant, ce miracle existait,  
une infirmière impuissante était là, elle les aimait.

Plus loin, dans la cour des enfants,  
ce furent les visages vieillis, bouffis, déformés,  
de ces gosses abandonnés  
ou ayant fui leur famille,  
ou, encore, ramassés au cours d'une rafle.  
Tour à coup, combien je me sentais vieux au milieu de ces petits  
que tout laissait insensibles,  
qu'aucun sourire, qu'aucune main tendue ne rapprochait de vous.  
Seulement la même prière obsédante :  
« Des sous, j'ai faim, j'ai faim... »

Dans la cour étroite des grands condamnés,  
des dizaines d'hommes, le corps nu pour la plupart,  
rongé de vermine, couvert de gale,  
incapable de supporter un linge quelconque,  
se serraient contre vous, vous bouscullaient presque,  
en vous reprochant d'être venu là sans rien leur donner :  
« Alors, pourquoi es-tu là ? » criait quelqu'un.

Plus tard, bien plus tard,  
j'eus l'impression d'être enfin libre, à nouveau.  
Et pourtant, en ces jours-là,  
n'était-ce pas leurs mères que je rencontrais,  
exclues de leur village,  
regroupées, abandonnées dans des cases à part ?

N'était-ce pas leurs enfants et leurs épouses  
qui m'envahissaient au sein des bidonvilles ?  
N'était-ce pas leurs frères qui me croisaient  
en criant et en faisant des gestes désespérés ?

Ces prisonniers, ils étaient le signe ultime  
de la misère de tous les continents.  
Je sais désormais qu'avec ce Quart Monde d'Afrique,  
nous partagerons le pain qu'il réclame,  
au creux de la prison.  
De ces prisonniers, nous vêtirons les corps  
et nous irons partager la vie des enfants  
dans les rues,  
dans les bidonvilles...